

Le musée de tante Caton

Autor(en): **L.D.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **40 (1902)**

Heft 39

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-199572>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

— C'est bien la bise, dit le rouge; ça va nous sécher en dedans et en dehors.

8 heures. — Ils ont pris la pelle et la pioche. Le rouge crache dans ses mains.

LE BRUN. — Dis donc !

LE ROUGE. — Quoi ?

LE BRUN. — J'aimerais bien voir un poo de mé (un port de mer).

LE ROUGE. — Un quoi ?

LE BRUN. — Un poo de mé.

LE ROUGE. — Je connais un gaillard qui a ça vu, c'est un Blanc des Râpes.

LE BRUN. — Ça doit être une affaire de sorte, voir trafiquer ces gros navires comme les liquettes dans le poo d'Ouchy !

LE ROUGE. — Pou sûr.

8 ½ heures. — Le chemin est creusé de vingt centimètres sur l'espace d'un mètre carré.

LE BRUN. — Dis donc !

LE ROUGE. — Quoi ?

LE BRUN. — C'est-y pas bientôt l'heure ?

LE ROUGE. — S'on veut.

LE BRUN. — Cet air de bise c'est comme si elle était salée. Je pèle de soif depuis ce bon matin.

LE ROUGE. — C'est comme moi.

LE BRUN. — Où va-t-on, à l'Avenir ou au Pont ?

LE ROUGE. — Allons à l'Avenir, c'est plus proche.

Ils partent.

9 ½ heures. — La pelle et la pioche se remettent tout doucement à l'œuvre.

LE ROUGE. — Dis !

LE BRUN. — Quoi ?

LE ROUGE. — As-tu revu Sami ?

LE BRUN. — Hein ?

LE ROUGE. — Si tu as revu Sami ?

LE BRUN. — Tiel Sami ?

LE ROUGE. — Sami, pardi !

LE BRUN. — Sami de Derrière les Cheneaux ?

LE ROUGE. — Oué.

LE BRUN. — Non, j'y dis plus rien.

LE ROUGE. — Pourquoi que tu y dis plus rien ?

LE BRUN. — De quoi ?

LE ROUGE. — Pourquoi que tu y dis plus rien ? que je te demande.

LE BRUN. — J'y dis plus rien, parce qu'y me dit plus rien. Y dit plus rien à personne.

10 heures. — Un passant s'arrête devant les deux hommes et regarde dans le fossé. La pioche et la pelle s'immobilisent de leur côté et contemplent le passant. Celui-ci fait un brin de causette et offre un grandson aux ouvriers.

LE BRUN, en prenant le cigare. — On vous remercie bien, monsieur; mais on n'a pas le temps de fumer en travaillant. Avec votre permission, on va ça fourrer dans la poche. Ça sera pou les quatre heures, quand on nous apportera notre bouteille.

Ces petites scènes sont authentiques. Elles se sont passées, avons-nous besoin de l'ajouter, bien longtemps avant que les ouvriers de la commune portassent la casquette à l'écusson rouge et blanc. Depuis qu'ils en sont coiffés, on ne peut plus les arracher à leur travail; elle leur coupe la soif. C'est tout bénéfice, et pour les hommes et pour la ville.

V. F.

E. D. pour E. R.

Ce n'est pas des initiales E. D., mais bien des initiales E. R., c'est-à-dire Eugène Rambert, que devait être signée la pièce de vers publiée dans notre avant-dernier numéro. Ce morceau, d'une inspiration si délicate et si originale, est en effet emprunté à l'œuvre de notre grand écrivain, au volume intitulé : POÉSIES (F. Rouge, libraire-éditeur).

Quelques erreurs, dans la reproduction, nous ont malheureusement échappé. Il nous serait difficile de les rectifier sans redonner en entier le morceau. Nous préférons renvoyer nos lecteurs à la source même, c'est-à-dire au volume. Mais qu'ils prennent bien garde, une fois qu'ils y auront mis le nez, il leur sera difficile de résister au désir de lire tout le livre.

— — —

De la Commission d'école d'une de nos petites communes fait partie un jeune propriétaire, revenu depuis quelques mois seulement de l'étranger.

Parce qu'« il est sorti », il a de lui-même une très haute opinion et croit tout savoir.

L'instituteur du village, lui, est un bon vieux, depuis trente ans dans l'enseignement et qui ne peut se résigner à prendre une retraite bien méritée.

L'autre jour, la Commission vint visiter l'école.

A l'entrée de ces messieurs, l'instituteur interrogeait un élève sur la ponctuation.

— Mais, monsieur l'instituteur, fait en goguenardant le jeune important, comment, vous en êtes encore là ! Il y a longtemps qu'on ne s'occupe plus des virgules. Ne le savez-vous donc pas ?

Puis, se tournant vers un de ses collègues de la Commission, il lui dit à demi-voix : « Quand donc nous débarrassera-t-on de ce vieil âne ? »

Le vieux régent a entendu la remarque, mais il ne s'émeut point. Il appelle un second élève au tableau noir et lui fait écrire cette phrase : « M. R... dit que l'instituteur est un âne. »

Quand l'élève eut écrit : « Maintenant, lui dit le maître, mettez une virgule après M. R... et après instituteur et supprimez le « que ». L'enfant obéit.

Alors, continuant de s'adresser à ses élèves, il ajouta : « Vous voyez, mes amis, le rôle important que les virgules jouent dans la phrase. »

Les élèves, dit-on, ne furent pas seuls à s'en convaincre.

Le musée de tante Caton.

Il y avait quelques semaines à peine qu'on avait rendu les derniers devoirs à la dépouille mortelle de la tante Caton, et déjà la loi, profanant le silence de la demeure, venait inventorier le mobilier suranné, objet des soins et des tendresses de la vieille célibataire.

On l'avait connue comme femme soigneuse et économe et surtout conservatrice, trois qualités prisées des héritiers comme des anti-quaires.

A défaut des premiers qui n'existaient pas dans la cas particulier, l'ombre de la tante Caton dut frémir d'indignation à la vue du fils d'Israël accompagnant les envoyés de Thémis, lequel maniait, sondait, soupesait, meubles et brimborions, puis les rejetait d'un geste dédaigneux.

Et sans doute que l'ombre se fût apaisée en constatant la considération avec laquelle l'auteur de ces lignes traitait des choses démodées et d'autres devenues hors d'usage, car elles avaient une fin toute indiquée dans le musée de la commune, encore à l'état de formation.

Et d'abord, dans la vaste cuisine, il y avait à convoiter le grand dressoir, garni d'une vaisselle antique, grands, moyens et petits plats d'une terre à grain grossier, aux dessins naïfs dans leurs couleurs criardes; bref, un service de diner dont aucune pièce ne manquait, pas même la grande soupière ovale aux anses et au couvercle en forme de lézard.

A côté du dressoir, un long bahut style renaissance, avec ses moulures fouillées et ses serrures rouillées; il contenait des vêtements d'hommes et de femmes de quoi divertir les

acteurs de charades, et exhalait une forte odeur de camphre.

Laisant de côté la batterie de cuisine, restreinte aux goûts de sobriété de son dernier propriétaire, et même le digne coquemar déjà conscient de la valeur qu'il acquiert à mesure qu'il devient inutile, il nous tardait de monter à la chambre à serrer, soupçonnée de renfermer des trésors.

Ah ! oui, certes, un vrai musée que cette pièce ouvrant sur le grenier !

Là, toute une époque semblait dormir pour toujours sous la couche de poussière et de toiles d'araignée, et dans cette odeur propre aux très vieilles choses, qui vous met comme un frisson dans l'âme.

Dernier arrivant, sans doute, dans cette nécropole, voici en entrant et près de la porte le rouet avec sa quenouille à moitié finie et son accolyte obligé, le grand dévidoir juché sur son piédestal fruste, une caisse carrée à tiroir rempli de pelotons de fil.

Plus loin, voici le moine, le moine à chauffer les lits et dont le singulier nom donna lieu à tant d'histoires plaisantes. Pour le non initié à l'usage de cet engin, comment s'imaginer que cette volumineuse machine, ressemblant à deux traineaux appuyés l'un contre l'autre, se plaçait entre les draps du lit après qu'on avait déposé, sur le plancher inférieur, une chauffe-rette remplie de braise allumée.

Tante Caton était, à n'en pas douter, imbuée de l'esprit de classification, car, au-dessus du moine, et suspendu à la paroi, s'étalait le chauffe-lit en cuivre au long manche et au couvercle percé de trous, tandis que, tout auprès, une série d'objets rappelait les cas de maladie, et aussi le nom de Molière. Et tout cela disait bien haut que la tante Caton était le dernier survivant d'une bonne maison. Ce que vint confirmer d'ailleurs la vue d'un vieux cadre enserrant une peinture sur fond jauni et qui représentait deux lions debout soutenant un écusson barré de deux couleurs et portant une devise latine, puis, au bas, l'indication *Arma Rivoire* du nom de famille de la défunte. Un blason ! ça ne se voit plus guère !

Puis c'étaient des caisses, et encore des caisses, les unes ouvertes, contenant de vieilles chaussures, de vieilles ferrailles, les autres, au couvercle fermé, renfermant du linge de toile bise à peine usagé, des écheveaux de fil qui attendaient depuis des années le tisserand; sur ces caisses, des piles d'almanacs, le *Messager bernois* de Berne et Vevey, des liasses de *Gazette de Lausanne*, dûment étiquetées, année après année.

Puis suspendus au plafond, de volumineux sacs de toile contenant d'énormes pelotons de bandelettes d'étoffe, assemblées au cours des années, et qui, destinées au tissage, seraient converties en des tapis de plancher, inusables, sinon élégants.

Sur les rayons, une collection de lampes hors d'usage, depuis la lampe de Carcel pour le salon jusqu'à l'humble craius de cuisine, falots d'écurie, falots de soirée, falots de gala, à quatre chandelles enjolivées de collerettes de papier rose fané, vieux moulins à café, vieux grilloirs à café, poupées à tête de bois et sans tête, broches à rôtir, poissonnières de toutes dimensions, pyramides de paillassons à miel, luges ou ferons n'ayant plus de couleur, patins avec leur agencement compliqué de courroies, trappes à rats et à souris, chandeliers plaqués avec leurs manchettes reposant sur leur petit plateau, jeu de quilles au complet et oh, presque un sacrilège, deux exemplaires des psaumes de David, à la couverture de cuir noir jauni et aux crochets d'argent noirci, des psaumes à quatre parties, écrites dans des clefs différentes, rareté qui dans vingt ans sera introuvable.

Accrochés à la paroi, et toujours groupés par famille, des chaînes, des colliers, des muselières, des carnassières et des poires à poudre, puis, un objet qui vous déconcerte pour un instant, parce qu'il ressemble à un filet aux larges mailles, et qui aurait trois étages de cerceaux.

C'est toi? pauvre crinoline! ainsi déchue des honneurs dont tu fus comblée. Dors en paix, et surtout ne t'avise pas de ressusciter.

Ah! que j'aime mieux le petit berceau que j'aperçois là-bas, le berceau de deux générations, si petit, si humble, si fruste, sur ses berçoires tant de fois recollées ou reclouées.

« Hum! tout cela ne vaudrait pas même le coût du transport, dit le vieux Salomon; si j'en donnais dix francs, de suite, cela vous épargnerait les frais judiciaires, et moi je ferais une piètre affaire ».

Quelques semaines après, la vente aux enchères n'attira que peu d'amateurs. J'obtins pour vingt-cinq francs cinquante centimes tout le stock de la chambre à serrer.

Si elle l'a su, la pauvre défunte, elle a dû modifier beaucoup ses idées sur la valeur des vieilles choses qu'elle prit tant de peine à conserver.

M^{me} L. D.

Voici Reymond! — Un nommé J. Reymond, de La Vallée, qui allait presque chaque année à Paris, pour son commerce d'horlogerie, faisait grand bruit d'une montre qu'il disait avoir vendue à Louis Philippe. Le roi-bourgeois l'avait accueilli avec la bonhomie qui le caractérisait et il se vantait d'être son ami intime. « Chaque fois que je vais à Paris, disait Reymond, ma première visite est pour lui. Dès qu'il me voit, il me donne une bonne poignée de main et m'invite à déjeuner. Il ne me laisse pas même le temps de lui dire oui ou non; il ouvre la porte de son cabinet et crie à la reine:

« Amélie, voici Reymond; tu mettras une côtelette de plus! »

Lo syndico et lo cordagni.

Hantse Chenicremane étai on vilho valet, que vegnâi dè pè Boumplitse et qu'étâi cordagni dè se n'état.

Ne sè pas se l'ovradzo n'allavè pas pè Boumplitse àobin se dein stu veladzo y'avâi dza trào cordagni, coumeint pè Vaulion, io, lè z'autro iadzo, saviont ti montâ lè chòquès et mettèrè dâi biotsès âi solâ, atant lo syndico que lo taupi; afin, n'ein sè rein! mà tantia que l'étâi arrevâ on bio dzo pè Polhi-Petet, io l'avâi lohi 'na boutequa âo pllian-pi po travaillâ dè son meti dè cacapèdze.

Fasâi assebin dè clia boutequa son pailo et se n'hotò: lo lhi io cutsivè sè trovavè pè lo fin fond; pè vai lo maitein y'avâi on petit fornet, dè fai à duès mermitès po fèrè sè souyès et drai derra lè carreaux dè la boutequa y'avâi on grand ban, lardzo coumeint la porta de n'étrabillia, io tagnâi lo trantset, la maniellia, la ràclia, lè z'alènès, la pédze po fèrè lo legnu, lè z'étenailles, la mèsoura po lè solâ, quiet! tot son fournimeint dè cordagni, hormi lo marté, la pierre po tapâ la semella, lo tire-forme, que cliaò compagnons tsampont adé perque bas quand l'ont fini.

Noutron gaillâ n'étâi pas 'na tserropa, allâ pi! sè lèvavè avoué lo pào et di grand matin l'eimpougnivè la besogne; jamé ne fasâi lo bon delon et son bosson étâi adé bin garni; assebin l'étâi dié qu'on tieinson; tota la dzornâ subliavè dâi mouferinès ein faseint se n'ovradzo àobin lè tsantavè dè cliaò totès galèzès dè pè lo Simeta que fasâi galé ourè. L'ein desâi assebin dâi totès rudès, kâ l'étâi on bocon farceu assebin.

Tsacôn l'amavè âo veladzo; n'yavâi què

cliaò pestès dè bouébo que lo fasiont einradzi qu'on dianstro, kâ, cliaò chofani dè gosses aviont la nortse, quand l'allavont à l'écoula, dè s'amouèlâ dévant la boutequa io cliaò guieuzâ l'âi criâvant dâi noms, àobin, po lo d'essuyi, faseint état dè terè lo legnu avoué lè duès mans ein faseint: krr...rt! krr...rt! àobin onco l'âi tsantavont:

Cordonnier, qu'as-tu?

Tu as la pédze au...

Afin, vo sèdès lo resto, et po sè débarrassâ dè clia vermena, l'âovrivè la fenêtra, l'eimpougnivè lo baignolet io boutavè govâ son couair et lào tsampavè l'édhie contre; dâi iadzo assebin lào z'einvouyivè dâi formès pè la tita, mà tot cein ne servessâ dè rein, clia crouâ gran-na dè lhi revegnâi adé l'imbeità et l'âi tsertsi rogne.

On iadzo que l'aviont dinse tarabustâ noutron Hantse, cliaò cacibrailles dè gosses l'âi aviont accoulli dâi pierrès contre lè carreaux dè la boutequa que l'ein eut bo et bin dou d'épè-clia: lè dou dè tot avau; adon, coumeint n'y avâi min dè vitriè perque, faillâi atteindre po lè fèrè remettèrè que y'ein aussè ion que passè pè lo veladzo avoué sa tièce. Ein pacheinteint, noutron lulu trè lè brequès que restâvant et po pas que la plliodze tsassai dedein, le boutès lè dou pertes avoué dâi vilhès gazettès que l'allietè contre coumeint dâi vitrès.

Lo leindèman, lo syndico, que passavè perque, vai cliaò carreaux ein *Folhie d'Avi*; adon, coumeint l'autro étâi su la chaula que tapavè su la semella, sè peinsâ tot lo drai dè lài fèrè 'na petita farça.

S'approutsi ein catson dè la boutequa, trè son tsapè, einfattè sa tita dein ion dâi carreaux ein papai et, quand la tita fe dedein, le boailè:

— Le cordonnier est-il là?

L'autro, quand vai la frimousse âo syndico, einfattè assebin la tita dein l'autro carreau ein papai et lài repond du défrou:

— Non, il fient de sortir! * *

A vos souhaits, miss! — Une jeune Américaine, qu'un chirurgien de New-York vient de guérir, éternuait, mais seulement pendant la journée, jusqu'à 100 fois par minute. Un jour, elle éternua, paraît-il, au moins 50,000 fois... Cela dura six semaines et cela aurait pu durer six ans, si un médecin ne s'était avisé d'explorer le nez de l'éternelle enrhumée, où il ne tarda pas à découvrir un gros abcès, cause de tout le mal.

Mais qu'est-ce encore que cela, à côté du cas de cette dame russe, affligée depuis trois ans d'un hoquet invétéré, incompressible, qu'aucun remède n'a pu encore faire passer. En moyenne, 20 fois par minute, jour et nuit, elle est sujette au petit spasme convulsif que tout le monde connaît et se trouve ainsi avoir « hoqueté » déjà plus de 31,680,000 fois sans interruption.

Pauvres gens!

Boutades.

Joli mot d'un archevêque récemment promu cardinal. En apprenant sa nomination, qu'il convoitait depuis des années, jusqu'à en perdre le boire et le manger, il s'écria:

— Enfin, je vais donc avoir la tête dans le chapeau! Ça me changera: il y avait assez longtemps que j'avais le chapeau dans la tête!

Définition de l'amour, du mariage et du divorce par un cuisinier: L'amour est un œuf frais; le mariage, un œuf dur; le divorce, un œuf bouilli.

On coiffait, en présence d'un monsieur très

chauve, une jeune fille qui se disposait à aller au bal.

— Seulement quelques fleurs dans les cheveux, dit-elle à l'artiste capillaire.

Le monsieur, avec un soupir:

— Moi, je me contenterais de quelques cheveux dans les fleurs.

Dans la jeunesse, il est peu d'hommes qui ne promettent des vertus, de même qu'au printemps il est peu d'arbres qui ne promettent des fruits..... mais attendez l'automne:

Nous nous faisons un plaisir d'annoncer aux nombreux amis du *Conteur vaudois* qu'un de nos collaborateurs, M. Ch.-Gab. Margot, va faire paraître, en collaboration avec M. Henri Croisier, un volume de contes et nouvelles intitulé *Nos bonnes gens*.

M. Margot n'est pas un inconnu pour nos lecteurs: quant à M. Croisier, c'est le fils du regretté Louis Croisier qui collabora longtemps au *Conteur* et dont beaucoup se souviennent.

Nos bonnes gens... le titre à lui seul dit beaucoup de choses. Ce sont des histoires simples, bien simples, à lire cet hiver au coin de l'âtre. L'ouvrage, de 240 pages environ, est en souscription au prix modique de deux francs (3 fr. en librairie). Imprimé par M. Constant Pache-Varidel, il ne peut qu'être d'un extérieur coquet avec sa couverture de luxe en deux couleurs. On peut souscrire par simple carte postale auprès de M. Ch.-Gab. Margot, La Solitude, Lausanne.

Nous recommandons vivement *Nos jeunes gens* à tous nos abonnés et amis, ainsi qu'aux bibliothèques populaires. En l'achetant, vous encouragerez deux jeunes écrivains vaudois et vous procurerez une bonne et saine lecture pouvant être mise entre toutes les mains. Et c'est une chose à considérer, de nos jours.

Conseils du samedi.

Voici une recette bien simple pour nettoyer les cadres dorés: Enlever, à l'aide du plumbeau, la poussière qui recouvre le cadre; mélanger deux ou trois blancs d'œufs bien battus et 15 à 20 grammes d'eau de Javelle; tremper une brosse douce dans ce mélange et frotter légèrement le cadre, surtout dans les parties où la dorure a le plus perdu de son éclat. Puis, essuyer avec précaution.

Poterie artistique. — Il existe peu de poteries artistiques en Suisse. La plus connue est celle de Thoune. Fernex-Voltaire, dans le pays de Gex, a acquis une renommée déjà ancienne. Une troisième fabrique vient de se créer aux portes de la capitale, près la gare de Renens. Cette nouvelle poterie, appelée « Poterie moderne », expose actuellement ses produits à la vitrine d'un magasin de la rue Centrale. On y verra des objets on ne peut mieux réussis et charmants. *Un amateur.*

THÉÂTRE. — Froufrou, de Meilhac et Halévy, par SARAH-BERNHARDT, lundi à 8 heures. Ce rôle, on le sait, est l'un des meilleurs de l'éminente comédienne. Nous dirions donc que c'est une véritable *soirée de gala* en perspective, si l'on n'avait abusé à tel point de cette expression, qu'elle a perdu toute sa valeur.

M. Darcourt nous annonce l'ouverture de la **saison de comédie 1902-1903**, pour le jeudi 9 octobre. Ce soir-là, on jouera *Odette*, comédie en quatre actes de Victorien Sardou.

M. Darcourt, on le sait déjà, a traité avec M. Robert Monneron pour une *Revue locale* dans le goût de celle qui eut tant de succès au Kursaal, l'hiver dernier. Enfin, notre nouvelle troupe théâtrale nous donnera également, en première, une pièce qu'a bien voulu écrire à son intention M. René Morax, l'auteur de la *Nuit des quatre temps*. Il s'agit d'un grand drame historique **Suisse**, auquel M. Darcourt vouera, nous dit-il, tous ses soins.

Allons, on ne s'ennuiera pas à Lausanne, cet hiver.

La rédaction: J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howara.